

Recherches sociographiques



Ollivier HUBERT, *Sur la terre comme au ciel. La gestion des rites par l'Église catholique du Québec (fin XVII^e — mi-XIX^e siècle)*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2000, 341 p. (Religions, cultures et sociétés.)

Martine Tremblay

Volume 44, Number 1, janvier–avril 2003

La migration des jeunes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/007199ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/007199ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tremblay, M. (2003). Review of [Ollivier HUBERT, *Sur la terre comme au ciel. La gestion des rites par l'Église catholique du Québec (fin XVII^e — mi-XIX^e siècle)*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2000, 341 p. (Religions, cultures et sociétés.)]. *Recherches sociographiques*, 44(1), 184–186. <https://doi.org/10.7202/007199ar>

et de concevoir un projet politique qui ne serait pas pour les femmes, mais pour l'ensemble de la société.

L'amère patrie est un essai des plus intéressants. Il propose une réflexion originale, approfondie, qui permet de voir sous un nouveau jour l'histoire des institutions politiques. L'analyse féministe de la conjoncture québécoise est aussi très éclairante. Toutefois, malgré que le propos de l'auteure ne manque pas de cohérence, la lecture de son texte n'est pas facile. Le lien entre les trois parties du livre et le passage d'une thématique à l'autre ne se font pas sans peine. En outre, les néologismes abondent dans le texte. La démarche de Diane Lamoureux est rigoureuse ; elle démontre ses hypothèses avec brio, mais il arrive parfois que la logique de l'argumentation se relâche, en particulier lorsqu'elle recourt, explicitement ou implicitement, à la problématique freudienne. Celle-ci a une valeur métaphorique et heuristique indéniable, mais elle ne s'accorde pas sans difficulté avec l'explication sociologique. Par ailleurs, étant donné l'importance et la qualité de cet essai, on aurait pu s'attendre à des notes et des références exhaustives, ainsi qu'à une bibliographie après chacune des parties ou à la fin du livre. En conclusion, il faut souhaiter que les questions théoriques et politiques que soulève *L'amère patrie* suscitent un débat, urgent et nécessaire, sur le caractère sexué de l'État, du nationalisme et du projet souverainiste québécois. Souhaitons aussi que cet ouvrage soit lu non seulement par les femmes, mais aussi par les hommes, qui ignorent trop souvent les travaux féministes.

Nicole LAURIN

*Département de sociologie,
Université de Montréal.*

Ollivier HUBERT, *Sur la terre comme au ciel. La gestion des rites par l'Église catholique du Québec (fin XVII^e—mi-XIX^e siècle)*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2000, 341 p. (Religions, cultures et sociétés.)

L'étude réalisée par Ollivier Hubert allie l'histoire religieuse, l'anthropologie et la sociologie d'une manière neuve et féconde. L'auteur met à contribution des matériaux souvent utilisés dans les études d'histoire religieuse, mais il amène le lecteur sur une voie peu fréquentée. Il observe les rites non comme des indicateurs de la pratique religieuse, mais comme des processus de normalisation des conduites et des pensées. Les rites sont ici des vecteurs actifs de l'exercice du contrôle social, porteurs des stratégies de pouvoir et d'une vision particulière du monde. Si le point de vue privilégié est celui de l'Institution, il n'en résulte pas une histoire institutionnelle classique. Inspiré par les travaux de Claude Lévi-Strauss, Ollivier Hubert explore toutes les dimensions de la ritualité et particulièrement les interstices, c'est-à-dire les points de jonction entre le discours sur les rites et les gestes effectués. Là,

les acteurs introduisent des écarts et des détournements de sens que l'Église tente de contrôler et de réduire.

L'Église s'est positionnée comme unique détentrice d'un savoir capable d'apaiser les manifestations de la colère divine, s'arrogeant ainsi le pouvoir d'entretenir ou de rétablir le lien entre Dieu et les humains. Cette position clé dans le champ du sacré lui a permis de classer les rites : d'une part, le rite efficace, accompli d'une manière précise par le prêtre ; d'autre part, le rite illégitime, imitation trompeuse et inefficace de la vraie religion et transgression du sacré. Cette sacralisation s'est accentuée depuis la Réforme protestante jusqu'au milieu du XIX^e siècle, grâce justement à la mise en scène rituelle et aussi par l'usage systématique de la notion de sacrilège dans le discours religieux. L'Église est parvenue à institutionnaliser les rites en discréditant tout contact direct entre les laïcs et Dieu. Le sacré est devenu un espace interdit où seuls les membres du clergé pouvaient circuler sans risquer de commettre un geste sacrilège.

Si le discours est univoque, l'exercice rituel est plus complexe. Infiniment répété et inscrit dans le réel, le rite est susceptible de laisser s'infiltrer des compromissions, des débordements et des appropriations. L'Église a donc élaboré une structure de contrôle qui a gagné en précision à mesure que le XIX^e siècle avançait. Cette structure s'est développée en deux voies. D'abord, l'Église a utilisé le livre pour transmettre son savoir sur les rites. Elle a imposé aux prêtres le rituel de Saint-Vallier, alors qu'elle mettait à la disposition des laïcs des ouvrages liturgiques conçus expressément pour eux. D'autre part, l'Église s'est assurée de la conformité des rites par la formation des prêtres, par des visites pastorales et par le contrôle des performances rituelles. À cet égard, les laïcs ont joué un rôle non négligeable puisqu'ils étaient spectateurs des actions de leur curé.

Le processus d'institutionnalisation des rites a toutefois débordé la sphère du sacré. Il s'est insinué dans la vie quotidienne des fidèles et a transformé leurs représentations du temps, de l'espace et du corps. En modelant leurs perceptions du réel, les rites ont créé des différences sur lesquelles ont été instaurées les divisions sociales. Les rites, maniés par l'Église, sont devenus des outils qui ont participé à la construction des identités. Sur le plan social, les rites ont permis à l'Église de construire les principes d'exclusion et d'intégration à la culture commune. Sur le plan religieux, la performance rituelle a unifié la communauté chrétienne et elle a autorisé la communion de cette communauté avec Dieu. L'achèvement de ce processus de normalisation des rites a amené l'Église à se présenter comme seule institution détentrice d'un pouvoir social et religieux efficace.

C'est ici que l'étude d'Ollivier Hubert fait une avancée remarquable. D'autres historiens ont abordé la vision de l'Église et sa structure d'encadrement, mais nous n'avions pas, au Québec, une analyse de la progression de ce contrôle ecclésial à travers les gestes quotidiens des fidèles soumis à l'Institution. Ollivier Hubert a adopté une approche interdisciplinaire qui élargit les perspectives de l'histoire religieuse. Il développe un champ de recherche prometteur, où peu d'historiens se sont engagés. L'auteur devra maintenant viser à faciliter la compréhension, pour

des historiens non initiés, des concepts empruntés à la sociologie et à l'anthropologie.

Martine TREMBLAY

*Centre interuniversitaire d'études québécoises,
Université du Québec à Trois-Rivières.*

Yvan LAMONDE, *Allégeances et dépendances. L'histoire d'une ambivalence identitaire*, Montréal, Éditions Nota bene, 2001, 266 p.

Yvan LAMONDE, *Trajectoires de l'histoire du Québec*, Montréal, Fides / Musée de la civilisation, 2001, 44 p.

Ces deux volumes découlent de l'effort de recherche et de réflexion que Yvan Lamonde a déployé pour rédiger sa synthèse d'histoire intellectuelle intitulée *Histoire sociale des idées au Québec, 1760-1896* (Fides, 2000). Le volume *Allégeances...* réunit des textes déjà parus comme articles de revue ou parties de volume. L'auteur fait ressortir successivement par chapitre l'influence des États-Unis, de la France, de l'Angleterre et du Vatican sur le milieu intellectuel francophone, et ce sur une longue période, soit de 1760 à nos jours. De ces quatre héritages, il tire l'équation : $Q = - F + GB + USA - Rome$, à laquelle il ajoute en conclusion C pour tenir compte (tardivement) de la composante canadienne de l'identité québécoise. Il tente d'unifier le tout autour de la notion d'ambivalence, les Franco-Québécois ayant une longue histoire de division tant sur le plan intellectuel que politique. Cette tendance s'est notamment perpétuée de nos jours dans leur incertitude à trouver une solution à leur avenir politique. Il y a donc chez l'auteur une propension à considérer comme anormales des divisions politiques et idéologiques alors que c'est plutôt le contraire qui serait stérile et maléfique pour une société. À sa décharge, il faut dire qu'il réagit à juste titre contre une interprétation de l'histoire du Canada français, qui a encore largement cours voulant que son passé se soit déroulé sous le signe d'une grande unanimité idéologique avant la Révolution tranquille. Et à ce compte, il fait partie de la tendance historiographique née dans les années 1970 que Ronald Rudin a caractérisée de courant « révisionniste ».

Dans *Trajectoires de l'histoire du Québec*, texte d'une conférence prononcée au Musée de la civilisation du Québec, Lamonde reprend ici encore à grands traits des éléments de son *Histoire sociale des idées au Québec*, insistant sur la présence d'une forte tradition libérale au Québec sachant « conjuguer démocratie et liberté » et relevant l'ambivalence des francophones entre le nationalisme politique qui mise sur les valeurs libérales et le nationalisme culturel qui n'ambitionne qu'à préserver la langue et la culture canadiennes-françaises. Il estime que la première tendance s'est affirmée jusqu'en 1870, mais que la deuxième a dominé de 1870 à 1950.